

Vu que nous avons abordé, en cours, entre autres, la question des conditions de vie dans les camps nazis, vous ferez la version de cet extrait littéraire. J'en choisirai quelques-unes parmi celles qui me seront parvenues pour le samedi 05.12.15, à 12 heures au plus tard. Vous saurez de quelle œuvre il s'agit après la correction en cours.

Les Hommes

Le matin et le soir, sur la route des marais, nous croisions des colonnes d'hommes. Les juifs étaient en civil. Des vêtements délabrés, barbouillés dans le dos d'une croix au minium. Comme les juives. Des vêtements informes qu'ils attachaient autour d'eux. Les autres étaient en rayés. Les uniformes flottaient sur les dos maigres.

Nous les plaignions parce qu'ils devaient marcher au pas. Nous, nous marchions comme nous pouvions. Le kapo, en tête, était gras et botté, chaudement vêtu. Il scandait : Links, Zwei, Drei, Vier. Links. Les hommes suivaient avec peine. Ils étaient chaussés de socques de toile à semelles de bois qui ne tenaient pas aux pieds. Nous nous demandions comment ils pouvaient marcher avec ces socques. Quand il y avait de la neige ou du verglas, ils les prenaient à la main.

Ils avaient la démarche de là-bas. La tête en avant, le cou en avant. La tête et le cou entraînaient le reste du corps. La tête et le cou tiraient les pieds. Dans leurs visages décharnés, les yeux brûlaient, cernés, la pupille noire. Leurs lèvres étaient gonflées, noires ou trop rouges et quand ils les écartaient se voyaient les gencives sanguinolentes.

Ils passaient près de nous. Nous murmurions : « Françaises, Françaises », pour savoir s'il se trouvait de nos compatriotes avec eux. Nous n'en avons pas rencontrés jusqu'alors.

Tout tendus à marcher, ils ne nous regardaient pas. Nous, nous les regardions. Nous les regardions. Nos mains se serraient de pitié. Leur pensée nous poursuivait, et leur démarche, et leurs yeux.

Il y avait parmi nous tant de malades qui ne mangeaient pas que nous avions beaucoup de pain. Nous essayions de tous les arguments pour les convaincre de manger, de surmonter le dégoût que la nourriture leur donnait, de manger pour survivre. Nos paroles ne levaient en elles nulle volonté. Dès l'arrivée, elles avaient renoncé.

Un matin, nous avons emporté du pain sous nos vestes. Pour les hommes. Nous ne rencontrons pas de colonnes d'hommes. Nous attendons le soir avec impatience. Au retour, nous entendons leur pas derrière nous. Drei. Vier. Links. Ils marchent plus vite que nous.

Nous devons nous ranger pour les laisser passer. Polonais ? Russes ? Des hommes, pitoyables, saignants de misère comme tous les hommes ici.

Dès qu'ils arrivent à notre hauteur, vite nous sortons notre pain et le leur lançons. Aussitôt, c'est une mêlée. Ils attrapent le pain, se le disputent, se l'arrachent. Ils ont des yeux de loup. Deux roulent dans le fossé avec le pain qui s'échappe.

Nous les regardons se battre et nous pleurons.

Le SS hurle, jette son chien sur eux. La colonne se reforme, reprend sa marche. Links, Zwei. Drei.

Ils n'ont pas tourné la tête vers nous.